

Tout le monde il doit être gentil

Dans tous les domaines, nous voilà sommés de faire preuve de la plus parfaite bienveillance envers chacun. Une injonction qui atteint son paroxysme sur les réseaux sociaux, où souvent pourtant la haine se déchaîne. Un angélisme satanique

Par Maroussia Dubreuil

Au cours des dix derniers mois, une entreprise marseillaise a obtenu le « prix bienveillance » lors de la remise des Trophées des entrepreneurs positifs; un centre de loisirs en Loire-Atlantique a organisé un mini-« Koh-Lanta » sur « l'île de la bienveillance »; Pôle emploi a réclamé avec « bienveillance » les trop-perçus versés aux travailleurs précaires; l'application Tinder a prié ses adhérents de se câliner en toute « bienveillance »; une humoriste a « traité et maltraité l'actualité avec malice et bienveillance » au micro d'Europe 1; Roselyne Bachelot s'est écharpée avec Léa Salamé sur France 2 – « Vous pensez que vous êtes détentrice de la bienveillance et de l'empathie ? » – et Emmanuel Macron a tenu sa promesse électorale – « J'ai une règle de vie pour les femmes et pour les hommes comme pour les structures, c'est la bienveillance » – en frayant sur YouTube avec les inoffensifs McFly et Carlito. Enfin, cet été, la chanteuse Angèle s'est excusée de n'avoir que ce « mot à la mode » pour décrire son expérience de tournage avec l'intense Leos Carax, lors de la projection d'*Annette* au Festival de Cannes. « Mais c'était vraiment... bienveillant, extrêmement bienveillant », a-t-elle capitulé.

Echappé des formules ampoulées des courriers administratifs – « Je sollicite votre bienveillance » – pour être élu mot de l'année en 2018 par Le Robert, ce « n.f. » à consonance douce et chevaleresque a vampirisé des domaines aussi variés que l'éducation, le management, la communication, l'écologie, les réseaux sociaux, la famille, la cuisine, la culture, la santé... La crise sanitaire due au Covid-19 a fait grimper sa cote de popularité. Aussi louable qu'instagrammable, jamais coupable, comment la bienveillance pour tous a-t-elle fini par nous empoisonner la vie ? « On est en train de devenir complètement nunuches, soupire Matthias Debureaux, 51 ans, auteur de l'essai *Le Noble Art de la brouille* [Editions Allary, 2018]. Dans les années 1980, on se disait des horreurs entre amis, on s'envoyait des insultes, ce n'était pas méchant et cela faisait rire. Le vanneur était populaire et plaisait aux filles. Aujourd'hui, je me retrouve à devoir dire "bisous, bisous" à tout le monde. Sinon, je passe pour un monstre. »

Victime de son succès, la bienveillance a perdu en qualité (« disposition favorable à l'égard de quelqu'un, bonté, indulgence », dit le dictionnaire) pour tout juste arrondir les angles, aseptiser nos échanges et fayoter en toutes circonstances. L'écrivain américain Bret Easton Ellis en est convaincu : la gnan-gnantisation du monde émane des millennials (20 ans en l'an 2000) qu'il appelle « génération Chochotte ». Elevés par des parents surprotecteurs, ces chichiteux nourris au lait d'amande auraient tendance à sombrer dans la sentimentalité et, sans modèle économique fiable, chercheraient à être aimés à défaut de prospérer. « Voilà pourquoi, aujourd'hui, la génération Chochotte ne demande qu'une chose : please, please, please, renvoyez-moi un *feed-back* positif, please », écrit-il, avec une certaine tendresse pour son *boy friend* de vingt ans de moins que lui qui, après tout, n'a connu « que l'après-11-Septembre, deux guerres et une récession brutale » (*Vanity Fair*, septembre 2014).

Engagés dans cette bataille du pléonasme – la bienveillance, c'est bien – et la politique de l'émoji, Mark Zuckerberg (37 ans), après avoir mené une série de tests, ne prévoit pas d'ajouter un bouton « je n'aime pas » sur Facebook, les instagrammeurs se donnent entre eux du #love en échange d'un #followme, et Thierry Ardisson, s'il veut rester à flot, ne posera plus jamais cette question à une rockstar : « Tu sais qu'on dit tout le temps que tu chantes faux... Est-ce que tu as l'impression de ne plus chanter faux ? » (à Nicola Sirkis, le chanteur d'Indochine, dans « Lunettes noires pour nuits blanches », sur Antenne 2, en 1989).

« Nous voilà donc atteints d'un Bien incurable. Ce millénaire finit dans le miel, anticipait, en 1991, le philosophe

Philippe Muray (1945-2006) dans son essai *L'Empire du Bien. Il est urgent de le saboter. Le genre humain est en vacances...* Effectivement, l'an dernier, la supérieure de Julie T., architecte urbaniste en région parisienne, s'est transformée en gentille organisatrice. « *Happiness manager* », selon ses termes. « Alors qu'on était en pleine épidémie de Covid, elle organisait tous les lundis un petit déjeuner pour souder l'équipe. Puis elle déposait sur notre bureau ce qu'elle appelait des "petites attentions"... En clair, des corrections à n'en plus finir. On a fini par repousser le petit déjeuner au vendredi après-midi pour pouvoir partir directement. » Sur douze collaborateurs, huit ont démissionné. Serait-ce alors que le bonheur n'est pas livré avec les chouquettes ? Selon une étude menée en juillet par Appinio sur la positivité toxique, 84 % des Français avouent réprimer

(au moins parfois) leurs émotions pour paraître heureux. « Pourquoi faire semblant de ne pas avoir de violence en nous ?, interroge la psychanalyste Fabienne Kraemer. L'injonction à la bienveillance nous force à nous contenir avec nos collègues et nos supérieurs... Inversement, l'entourage familial sert de défouloir. La bienveillance pour tous, c'est une exigence professionnelle qui demande d'acquiescer une forme de détachement envers l'autre : en tant que psychologue, je me dois d'être bienveillante avec chacun de mes patients, et je peux vous assurer que cela ne va pas de soi. C'est un travail. »

Autrement dit, l'injonction à la bienveillance est contre-productive. C'est également l'avis de Wondernath (son pseudo sur Twitter), professeure d'histoire-géographie dans un collège du Grand Est. Elle a vingt-cinq ans d'expérience, n'est ni dure ni vieille méthode, et

« Jamais vous êtes bienveillants, bande de sous-race ? » (lu sur Twitter, de bon matin)

elle se sent « méprisée, comme toute la profession ». En cause ? Depuis quinze ans, l'éducation nationale appelle à la bienveillance dans les notations du brevet et du baccalauréat. « C'est pire depuis la pandémie !, observe-t-elle. On se retrouve avec des consignes hallucinantes... A l'intitulé "citez un grand événement du XX^e siècle", si l'élève répond "les attentats de 2001", on doit lui mettre un point. Je me suis fâchée avec une responsable de correction qui voulait accepter "la naissance de ma mère". Un jour, une formatrice m'a expliqué qu'un tricheur ne devait pas être sanctionné car il avait la volonté de réussir. On nous impose de mettre la moyenne à des copies dénuées de toute connaissance... Mais alors, à qui on ment : aux enfants, aux parents, à la société ? La bienveillance, c'est un mot politiquement correct. En réalité, c'est du foutage de gueule. Notre travail perd son sens et les enfants perdent le goût de l'effort. Ils nous disent qu'ils auront le brevet "au talent". »

Du foutage de gueule ? Dans la télé-réalité aussi, la bienveillance affichée par les productions fait office de sparadrap. « Ces émissions fabriquent des *clashes* de plus en plus violents pour faire le buzz, mais elles apparentent depuis quelques années ce sadisme à quelque chose de vertueux, pour faire bonne figure », explique Nathalie Nadaud-Albertini, sociologue des médias. Cris, larmes, insultes... Les candidats se balancent des matelas à la figure, mais la chaîne veille sur eux avec bienveillance : contrairement à « Loft Story » (2001-2002), qui filmait les résidents envers et contre tout, « La Villa des cœurs brisés » (depuis 2015) fait sa B.A. en fournissant aux âmes en peine les services d'une love coach, et l'émission « Les Anges » (2011-2020) accompagne ses ouailles dans leurs projets professionnels. Une forme de sadisme équitable dont la palme revient à l'émission indétrônable du PAF « L'Amour est dans le pré » (depuis 2005). Sous le charme d'une présentatrice aussi empathique qu'une Miss France en mission caritative, des agriculteurs, larmes à l'œil et mains tremblantes, acceptent d'être filmés et tracto-pelletés dans leurs champs de blé, pour distraire les citoyens. « Le monde tend vers l'angélisme et il n'a jamais été plus satanique », formulait déjà en 1993 le philosophe Michel Serres.

Comme Karine Le Marchand, l'homme moderne sait se mêler des

Ces expressions qui irritent

« Belle journée »

Sa cote de popularité n'a fait que croître depuis le lancement de Facebook, en 2004. L'usure des formules de souhait sur les réseaux sociaux nous a conduits à être emphatiques. On retrouve cette volonté de mettre un filtre esthétisant dans d'autres formulations telles que « bonne dégustation » ou « belle dégustation », comme si « bon appétit » était lyophilisé et qu'il fallait en rehausser le sens. Le phénomène « trop », qui a supplanté « très », participe de la même tendance à vouloir redorer le blason des banalités échangées sur les réseaux sociaux. Il s'agit de porter à leur paroxysme des choses anodines. « Belle » est ce qu'on appelle en grammaire un intensif (comme « trop », « très », « merveilleux... »). Aujourd'hui, « jolie » et « merveilleuse » viennent concurrencer « belle journée ».

« Prends soin de toi »

Cela fait déjà longtemps qu'on emploie cette expression calquée sur l'anglais, même si *take care* est plus idiomatique que « prends soin de toi ». Néanmoins, cette formule censée exercer une simple fonction phatique (d'interaction, comme « allô ») a été remotivée à la faveur de la pandémie de Covid-19. A un moment où on ne peut plus se parler de près, dire « prends soin de toi », c'est réellement le penser. Il ne s'agit pas pour autant d'une formule de bienveillance absolue car on est tous dans le même bateau : « Si tu prends soin de toi en faisant les gestes barrières, par exemple, tu prends soin de la collectivité, donc tu prends soin de moi. »

« Pas de souci »

Apparu dans les années 1990, avant la vague de l'injonction à la bienveillance sur les réseaux sociaux des années 2000, « pas de souci » a rendu désuet puis a remplacé la formule réflexive « pas de problème ». Pourtant, « problème » et « souci » n'ont pas le même sens. Au XI^e siècle, en ancien français, « souci » désignait une préoccupation vraiment inquiétante. Aujourd'hui, employer « pas de souci » subvertit son sens originel en l'amenuisant mais permet de dire à l'autre qu'il ne nous dérange « absolument » pas... quoique c'est aussi une manière de souligner l'importance du problème. **Béregère Baucher, lexicographe et directrice éditoriale des éditions Le Robert**

affaires des autres au nom du bien commun. Une pratique facilitée par les réseaux sociaux : ici, une mère de famille préconise « l'éducation bienveillante » ou #éducationrespectueuse, là, un monsieur pâlot appelle à « la bienveillance alimentaire » ou #mangerenpleineconscience et, plus loin, un cadre dynamique incite au « management bienveillant » ou #libretriche. Prônée de manière new age ou systématique, parfois teintée de nervosité – « Oui, je me fous de votre soi-disant liberté d'expression brandie pour justifier votre droit au commentaire désobligeant sur mon plan de cuisine. (...) Je demande, que dis-je, j'exige ici de la bienveillance », se fait-on agresser sur Instagram –, l'injonction à la bienveillance participe de la culture des réseaux sociaux où les débats nuancés sont souvent remplacés par l'invective parano-mégalo : « Jamais vous êtes bienveillants, bande de sous-race ? » (lu sur Twitter, de bon matin).

Pas tendre, elle n'est pas à une contradiction près. « Celui qui appelle à la bienveillance se place d'emblée en supériorité à l'égard de ceux qu'il infantilise », marque la psychanalyste Fabienne Kraemer, en écho à la formule d'Yves Michaud – « c'est une générosité "moi d'abord" » –, dans son essai *Contre la bienveillance* (Stock, 2016).

Les méthodes de développement personnel misent sur notre bonté mutuelle pour nous épanouir. En librairie, au premier semestre 2021, pas moins de vingt titres y font référence : *Mon dressing heureux : le guide complet pour une mode éthique et bienveillante* ; *La Magie de la bienveillance* ; *20 Coupons bienveillance : spécial couple* ; *Vers une économie verte et bienveillante* ; *La Bienveillance, un remède à la crise* ; *La Pratique de la présence bienveillante* ; *La Sexualité bienveillante : soulagez vos troubles sexuels...* Encore plus étonnant : *L'Anti-guide de la manipulation : devenez un manipulateur bienveillant et déjouez les manipulateurs toxiques!*, du mentaliste Fabien Olicard (First, 240 pages, 17,95 euros). A ses côtés, on tombe sur *Dring, dring, allô, j'écoute : bienveillance, anonymat, entraide only* (Larousse, 160 pages, 10,95 euros), écrit par une youtubeuse de 23 ans, Romy, en prolongation de son compte Instagram @pansestesmaux. Voué à accueillir tout le pathos du monde sur des sujets aussi variés que l'acné, la déprime hivernale, les vergetures, l'anorexie, l'asexualité, l'entrepreneuriat, le vaginisme, ce compte bis conçu en marge de son activité principale d'influenceuse mode joua la carte de la bienveillance collaborative : « *Chacun peut venir parler de ses problèmes et apporter son aide aux autres... Je me sentais obligée de le faire pour mes abonnés* », admet cette « hypersensible » aux trois cœurs tatoués et au 1,6 million de fans.

En 2019, la prestigieuse université de Californie à Los Angeles (UCLA) a reçu 20 millions de dollars pour créer le Bedari Kindness Institute, dont la mission est d'évaluer les effets positifs de la bienveillance. Un an plus tard, à Paris, la société d'édition So Press (*So Foot, Society...*) lançait le magazine et la webradio *So Good* pour raconter les histoires de celles et ceux qui agissent pour un monde meilleur. Dans les locaux parisiens, Ronan Boscher, rédacteur en chef de la webradio, s'arrache les cheveux : « *Le monde de la start-up bienveillante a encore du mal à prendre du recul et à avoir de l'autodérision. C'est toujours le même discours avec les mêmes mots et le même modèle théorique : quête de sens, bouger les lignes, casser les codes, dé clic, nouveaux horizons, crowdfunding, "shift" – pour passer dans un monde meilleur –, challenger, solution makers... Ce n'est pas un hasard si la responsabilité sociale des entreprises, autrement dit leurs bonnes actions, est gérée par leurs départements communication. Comment redonner du sens à tout ça ?* »

Par exemple, en élargissant son champ d'investigation, se dit Ronan Boscher, en racontant « *les échecs du good* »... Il rêve d'un long récit sur le plus grand escroc du bio ou le Madoff du good. En attendant, tout va pour le mieux, dans le meilleur des mondes bienveillants.



L'HUMOUR PEUT-IL ÊTRE BIENV EILLANT ?

« *Le public veut voir des gens en échec sur scène* »

Agnès Hurstel, stand-upeuse, autrice et interprète de la série « Jeune et Golri » (sur OCS, à partir du 2 septembre)
« Je ne raisonne pas en termes de bienveillance, en revanche, j'ai du mal avec le cynisme pur, qu'on peut parfois trouver chez Louis C.K. Je préfère Mike Birbiglia, surtout son spectacle *Thank God for Jokes [sur Netflix]* où il raconte l'attentat de *Charlie Hebdo* et se demande jusqu'où on peut faire de l'humour. Je ne trouve pas qu'on ne peut plus rien dire aujourd'hui. A partir du moment où j'ai l'œil qui frise, je peux aller très loin. Heureusement qu'on fait beaucoup plus attention aux minorités, qu'on ne fait plus de blagues racistes, qu'on ne dit pas "sale pute" gratuitement. Si tu le fais, c'est que tu joues un gros porc, et que dans la blague d'après tu vas lui régler son compte.

Lorsque j'ai commencé dans les *comedy clubs*, je montais sur scène de manière très agressive, pour me faire une place. Quand je surprénais une personne du public en train de parler, je lui balançais : "Ta gueule, ce n'est pas un dialogue !" Cela faisait rire, mais je ne pense pas que c'était un rire intelligent. C'était un rire de première couche, pas un rire d'identification. Petit à petit, j'ai compris que je ne devais pas me moquer des autres mais de moi – ou de mon

double fictionnel. Le public veut voir des gens en échec sur scène : c'est la catharsis. Tu vas voir Médée qui tue ses enfants pour ne pas tuer les tiens dans la vie. »

« *La seule liberté qu'il reste, c'est la scène et les livres* »

Laurent Baffie, sniper du PAF, auteur du « Guide de la repartie » (Kero, en librairie le 27 octobre, 304 p., 15,90 €), en tournée dans « Laurent Baffie se pose des questions »
« Quand j'étais gamin, je passais devant la boucherie en disant à mon pote que la viande n'était pas fraîche et le boucher me courait au cul : "Comment ça, la viande n'est pas fraîche ?" Est-ce que c'est malveillant ? Je ne crois pas. Je suis un titi parigot, j'ai 63 balais, c'est une autre culture, c'est une autre époque. Je passe ma vie à faire des blagues, c'est une hygiène de vie. J'ai fait mes débuts à la télévision dans l'émission de Jean Yanne, « Tout le monde il est gentil » sur La Cinq, en 1989. On se permettait des trucs qui ne passeraient plus. Par exemple, alpaguer des gens dans la rue avec ça : "On a fabriqué un fromage blanc tellement doux que si vous mettez la tête dedans vous pourrez rester en apnée beaucoup plus longtemps." Ensuite, j'enfonçais leur tête dans le fromage puis dans une bassine d'eau et je balançais : "Tu vas filer la

note à Jean Moulin." C'est là que je me suis fait une image de méchant, avec laquelle j'ai très bien vécu. Je ne montrais jamais les moments gentils – après la révélation du canular, on allait boire des coups ensemble –, j'aurais trouvé ça condescendant. Aujourd'hui, c'est devenu difficile de faire de la télévision pour les comiques et surtout les grandes gueules comme moi. Ça a commencé il y a vingt ans, quand les annonceurs sont devenus les grands patrons de chaînes, et puis ça s'est renforcé après l'attentat contre *Charlie Hebdo*. La seule liberté qu'il reste, c'est la scène et les livres. Quand on voit Tex se faire virer des *Zamours* pour une vieille blague éculée, classique, pas drôle [sur les violences conjugales] et Bigard être fustigé pour des blagues sexistes qu'il a faites il y a des années... moi qui passe mon temps à faire des vanes salaces, même si je ne fais pas que ça, j'ai vraiment le sentiment d'être le prochain sur la liste. »

« *Certains bienveillants patentés vivent dans un état de rage permanente* »

Chris Esquerre, humoriste, animateur radio et acteur
« L'humoriste est moins sujet que d'autres à la tyrannie de la bienveillance, car il est supposé dire un

peu n'importe quoi. On ne peut pas prendre tout ce qu'il dit au pied de la lettre. L'humour est par nature un fluide bienveillant, même quand il est vachard. Il faut mettre de côté les règlements de comptes déguisés en humour. L'humour n'aime pas être utilisé à des fins malveillantes. La tyrannie de la bienveillance s'exerce davantage sur Twitter, qui est d'abord un défouloir et un lieu d'exaspération collective où on est présumé de mauvaise foi jusqu'à preuve du contraire. Beaucoup de "réputés bienveillants" ne cherchent pas du tout à convertir les autres au doux plaisir de l'altruisme et de l'empathie, mais plutôt à dézinguer du "non-bienveillant" pour se défouler. Certains bienveillants patentés semblent d'ailleurs vivre dans un état de rage permanente, et passent leur temps à traquer le moindre signe d'une pensée pas totalement généreuse chez l'autre. Tant pis si c'est complètement contre-productif, ils engrangent des followers ! Imagine-t-on l'abbé Pierre passer son après-midi sur Twitter à allumer hargneusement tous ceux qui n'ont pas sa bonté ? »